

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 54 (1916)  
**Heft:** 4

**Artikel:** Le permis  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-211882>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 02.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

La Vallée de Joux était desservie par 3 courriers qui partaient les dimanches, mardi, et jeudi, à 8 heures du soir. Le courrier allait à Pontarlier, passait par Orbe et y laissait la correspondance destinée aux Combiens. La diligence mettait 7 heures pour aller de Lausanne à Genève, 14 pour le voyage de Lausanne à Pontarlier.

La dernière page de l'almanach est occupée par les mesures de capacité usitées dans notre doux canton. Il y avait les mesures de Lausanne, d'Aubonne, d'Aigle, d'Avenches, de Cossonay, de Morges, de Moudon, de Nyon, de Payerne, de Romainmôtier, de La Sarraz et d'Yverdon, puis celles de Berne, de Genève, Morat et Zofingue. Les plus gros quarterons étaient à Zofingue. 100 d'entr'eux valaient 188,65 quarterons de Lausanne, tandis que 100 quarterons de Moudon ne faisaient que 85,57 quarterons de Lausanne.

Quant au vin, Romainmôtier remportait la palme : 100 pots de Romainmôtier valaient 187,74 pots de Lausanne. Les buveurs étaient frustrés à Genève, 100 pots n'y valaient que 97,84 pots de Lausanne.

**Mon chez moi.** — Journal illustré de la famille. — Administration et rédaction : 9, Pré-du-Marché, Lausanne.  
Sommaire du n° de janvier : I. Le train des grands blessés, par Noëlle Roger. — II. Loïon va chez les fous, nouvelle, par G. Héritier. — III. Ouvrages à l'aiguille : Dessin artistique, au crochet, pour dessus de coussins ; Dos de chaise ; Rabat lingerie ; Motif en renaissance ; Broderies anglaise et Richelieu. — IV. Janvier, sonnet, de L. Brélaz. — V. Gravure hors-texte : Sous l'éventail. — VI. La mère des Jougovitchi, par L. Hautesource. — VII. Souvenirs de l'Amérique du Sud, par A. Theulet. — VIII. Hygiène. — IX. Le pot au feu : Quelques recettes de circonstance. — X. Menus. — XI. Recettes. — XII. Concours. — XIII. Le diplôme, nouvelle, par M. Nossek.

## LE PERMIS

DEUX gendarmes, un beau dimanche matin — c'était au temps de la chasse — aperçurent dans le lointain un homme qui portait un fusil et qui leur paraissait vouloir se soustraire à leurs regards.

Aussitôt, les deux gendarmes de courir sus au bonhomme, qui courut de même.

La poursuite dura un quart d'heure, environ. Les gendarmes croyaient enfin mettre la main sur leur homme, qui avait l'air d'être exténué, quand ce dernier saisit tout à coup un arbre et, avec l'agilité d'un singe, grimpe jusqu'à la cime.

— Hé ! là-haut, descendez et puis un peu vite, crie un des gendarmes.

Pas de réponse.

Les deux gendarmes jurent alors de ne quitter la place qu'avec leur prisonnier. Ils s'installent au pied de l'arbre, l'œil sur leur proie.

Sans s'émouvoir le moins du monde, le chasseur tire de sa carnassière un morceau de pain, un saucisson, un flacon de vin, et commence un savoureux déjeuner.

Les gendarmes, ébahis, commencent à perdre patience. Mais la crainte d'abandonner une si belle capture leur rend bientôt toute leur énergie.

L'un d'eux se décide. A l'aide des épaules de son camarade, il grimpe sur l'arbre et arrive auprès du chasseur. Celui-ci ne bronche pas.

— Au nom de la loi, votre permis !

En disant ces mots, le gendarme saisit triomphalement le malheureux chasseur au collet.

Celui-ci tire de son portfeuille le permis demandé et le présente :

— Mais il est en règle ! s'écrie le gendarme, furieux.

— Je le sais bien, dit, avec calme, le chasseur.

— Alors, pourquoi vous saisissez-vous ?

— Est-ce que je vous ai dit de me suivre ?

— Pourquoi grimpez-vous sur cet arbre ?

— Est-ce que je vous ai dit d'y monter ? Moi je viens déjeuner ici tous les matins. C'est une habitude et c'est mon plaisir.

— Mais il fallait nous le dire.

— Vous ne me l'avez pas demandé.

## FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

5

### L'EFFEUILLEUSE

Nouvelle vaudoise par HENRI RENOÜ

Antoine n'avait pris aucune part à la petite fête préparée à l'occasion de son retour. Les insinuations perfides dont nous avons parlé plus haut avaient porté leurs fruits. Il répondit avec aigreur aux paroles que lui adressa son père, et quand ce dernier lui fit un reproche du long silence qu'il avait gardé à Lausanne, Antoine repartit qu'on pouvait bien se passer de ses nouvelles puisqu'on avait fait venir une aventurière dans la maison.

Abram Cornaz, d'abord tout disposé à donner à son fils les explications que nous connaissons déjà, s'était fâché à son tour, et avait déclaré à Antoine qu'il entendait rester maître chez lui et qu'il n'appartenait à personne et encore moins à un mauvais sujet de venir contrôler ses actions.

Après cet entretien, Antoine déclara aux domestiques qu'il serait inutile de l'appeler pour souper, et il monta dans sa chambre pour prendre un repos dont il avait, disait-il, le plus grand besoin. La vérité est qu'il était embarrassé de paraître devant la jeune fille, car ce qu'il avait entendu dire de Marguerite, depuis qu'il avait mis le pied dans la maison, l'empêchait de la traiter comme une servante. De plus, malgré ses préventions, il avait été obligé de reconnaître que l'influence de cette « aventurière » avait changé d'une manière avantageuse l'intérieur de la ferme ; mais là où il n'aurait dû reconnaître que le résultat de l'activité et du goût, il ne voyait que les prétentions de la future maîtresse du logis.

Après s'être promené de long en large dans sa chambre, il s'assit près de la fenêtre et laissa ses regards errer machinalement dans le jardin. Tout-à-coup, il aperçut une jeune fille occupée à cueillir du légume. C'est elle, pensa-t-il, et il la regarda avec curiosité. Marguerite, penchée sur une planche de salade, choisissait les feuilles les plus blanches pour les couper ; à chaque mouvement, ses cheveux ondulaient sur son cou gracieux, et les vives couleurs que lui donnait l'exercice faisaient ressortir l'éclat de ses yeux. Au moment où elle se redressait après avoir achevé sa provision, son regard rencontra celui d'Antoine. Ce dernier se retira vivement. Quant à Madeleine, elle éprouva un léger sentiment de frayeur à la vue de ce fier soldat — Antoine était encore en uniforme.

Le soir, fidèle à sa parole, Antoine ne parut pas ; le lendemain et les jours suivants, il se montra fort peu ; il avait répondu par un brusque bonjour à la première salutation de Marguerite, et affectait de ne lui adresser jamais la parole. D'un autre côté, il ne pouvait souffrir qu'on en dit du mal. Quelques personnes du village, qui avaient pensé lui être agréables en tenant de méchants propos sur la jeune fille, avaient été, à leur grande surprise, fort mal reçues par le fils Cornaz. Du reste, celui-ci avait, à certains égards, modifié son ancien genre de vie ; il sortait encore beaucoup, travaillait par *bouvrées* seulement ; mais il était devenu taciturne et ses anciens compagnons de plaisir ne le reconnaissaient plus.

Le moment d'épamprer la vigne était arrivé. De tous côtés, dans le vignoble, on entendait les chansons des effeuilleuses ; ces joyeux refrains, toujours vieux et pourtant répétés par chaque génération avec un nouveau plaisir, couraient de vigne en vigne et égayaient le travail, qui n'en allait que mieux. Le soir, on venait en grande bande au village ; quelquefois, un des garçons de l'endroit, qui jouait passablement de l'accordéon, allait chercher son instrument, et on improvisait un bal auquel prenaient part jeunes et vieux... Les vieux aussi ? direz-vous... Et pourquoi pas ? Tous ceux qui ont vu ces réunions champêtres (rares il est vrai, aujourd'hui), le soir, sur la place du village et à l'abri des vieux arbres, sont obligés de reconnaître qu'ils y ont vu plus d'entrain et de vrai plaisir que dans nos fêtes coûteuses et préparées longtemps à l'avance.

Marguerite prenait sa part de ces travaux et de ces joies ; elle était fêtée aussi bien que les plus riches de la contrée ; sa gentillesse, ses manières gracieuses et sa douceur plaisaient à tout le monde. Ceux qui ne la connaissaient que depuis peu et qui l'avaient vue à la vigne pour la première fois, ne l'appelaient que la « belle effeuilleuse ». Nous devons ajouter que la portion féminine du village ne voyait pas les succès de Marguerite d'aussi bon œil que les garçons, frères, fils ou prétendus ; mais comme, jusque-là, notre héroïne n'avait donné aucun signe de coquetterie et que les hommages qu'elle accueillait le plus volontiers étaient ceux des moins beaux, des moins jeunes et des moins riches, il fallait bien avouer que ses prétentions, si toutefois elle en avait, ne faisaient aucun tort à celles des demoiselles de Chexbres et des environs.

Une seule chose amenait parfois un nuage de tristesse sur le front de la belle effeuilleuse, c'était l'idée d'être détestée par le fils d'Abram Cornaz. Autant le père était bon et affectueux pour elle, autant le fils semblait prendre à tâche de lui montrer son antipathie ; elle le croyait, du moins, et interprétait de cette manière le mutisme d'Antoine et l'éloignement dans lequel il restait. Peut-être aurait-elle pensé autrement si elle avait pu surprendre un des regards attachés sur elle à la dérochée, par ce dernier, et dans l'expression de ceux-ci aurait-elle lu un autre sentiment que celui de la haine.

## VIII

L'oncle Samuel voyait cet état de choses avec plaisir, car il s'était fait un plan qui devait réussir infailliblement, pensait-il, s'il ne le compromettait pas lui-même par quelque imprudence. Ce plan, que nous sommes loin d'approuver, avait germé dans sa tête à la vue du succès de Marguerite à la ferme et l'intérêt évident que le père Cornaz témoignait à la jeune fille.

L'aubergiste espérait bonnement que sa filleule deviendrait la femme de son riche cousin, et ne voyait de plus sûr moyen, pour arriver à ce résultat, que la désunion entre le père et le fils Cornaz. En effet, ces deux natures opiniâtres et peu disposées à un rapprochement, devaient arriver enfin à une rupture complète, après laquelle Abram Cornaz devrait reporter toute son affection sur la jeune fille, et ne pouvait lui en donner de meilleure preuve qu'en l'épousant. Une « scène » qui eut lieu à la ferme sembla favoriser les vues de l'oncle Samuel, au moins en ce qui concernait la rupture attendue.

Avant de la raconter, il nous paraît bon de donner quelques explications qui feront comprendre comment elle fut amenée.

Diverses allusions détournées de l'aubergiste, colportées dans le village, avaient fait pressentir à quelques personnes un mariage entre le père Cornaz et Marguerite. Parmi ces dernières, il en était plusieurs qui ne demandaient pas mieux que de se *mettre bien* avec la future maîtresse de la riche ferme, pensant bien que d'une manière ou d'une autre elles en retireraient quelque avantage. Un moyen adroit de gagner l'affection de Marguerite était de lui faire des avances pendant qu'elle n'occupait encore qu'une position subalterne ; aussi la jeune fille reçut-elle plusieurs invitations pour des *veillées*. (A suivre.)

(Tous droits réservés.)

**Grand Théâtre.** — Spectacles de la semaine : Samedi, 22 janvier, soirée de gymnastique rythmique Jacques-Dalcroze.

Dimanche, 23 janvier, (matinée et soirée), *Prime-rose*, avec le concours de M<sup>lle</sup> Gladys Mahxance, du Théâtre de l'Odéon.

Mardi, 25 janvier, représentation par la troupe du Théâtre Lyrique de Genève, *Boccace*, opéra-comique en 3 actes de Suppé.

Mercredi, 26 janvier, Tournée Baret, *La Dame aux Camélias*, avec le concours de Cécile Sorel, de la Comédie Française.

Vendredi, 28 janvier, *Théodore et Cie*, vaudeville en 3 actes de Nancey et Armont.

**Kursaal.** — Ce soir, samedi, *L'Abbé Constantin*, la délicieuse comédie d'Halévy et *Il était une bergère*.

Demain, dimanche, en matinée et soirée, *Papa*, dont le succès fut si grand ces jours derniers.

Lundi soir, match de boxe avec Badoux.

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C<sup>o</sup>.